

Robin

Aujourd'hui

Robin aspire l'air étouffant par à-coups et le recrache aussi vite. La poussière danse au pied d'un rayon de soleil. Elle s'efforce de chasser de son esprit l'image de ces grains minuscules emplissant ses poumons et lui pesant toujours plus.

Dehors, les trottoirs de Manchester sont gris et humides, mais l'air porte cette fraîcheur si particulière qui flirte avec le printemps. Robin ne le sentira pas. Elle ne laissera pas cet air humide lui chatouiller la peau pour s'incruster lentement dans le coton de son vieux tee-shirt noir et usé.

Un bus longe sa fenêtre en éclaboussant les maisons sur son passage. Mais Robin ne le voit pas. Elle ne fait qu'entendre le bruit de la flaque sous ses roues, puis le flot d'invectives de la femme qui vient de « se faire repeindre le jean ».

Robin n'est pas sortie hier et ne sortira pas plus aujourd'hui. Quoi qu'il adienne, elle restera enfermée demain aussi. Comme elle l'est depuis plusieurs années, désormais. Il y a encore quelques semaines, Robin vivait dans un cocon intact. Elle passe ses journées à effectuer les dix mille pas recommandés sur son podomètre, à regarder la télévision, à soulever des poids et à errer sur Internet.

Robin est prudente et ne laisse rien au hasard. Elle ne répond à sa porte que lorsqu'elle attend quelqu'un. Les courses qu'elle commande en ligne et qui arrivent en dehors des pages

horaires choisies sont ramenées à l'entrepôt par des coursiers furibonds. Les colis qu'elle n'attend pas repartent à l'expéditeur. Les élections approchent, mais Robin n'a pas envie de parler politique avec des fanatiques affublés de vilains costumes sur le pas de sa porte.

Quelqu'un est justement en train de frapper. Les coups étaient d'abord polis, mais ils commencent à se faire énervés. Robin ne lâche pas l'écran de télévision des yeux, le menton en avant, un air déterminé imprimé sur son visage. Devant elle, tout un tas de couleurs vives et de voix douces. Les programmes pour enfants. Chaque minute est emplie d'histoires de triomphes tout simples, d'entraide entre amis et d'acquisition de nouvelles compétences. Il n'y a pas de méchant, pas de culpabilité, pas de peur. Tout le monde est heureux, sur son écran.

Alors que les coups se font de plus en plus forts sur sa porte, Robin prend une longue inspiration. Elle se concentre sur sa poitrine qui se gonfle, puis sur l'air qui s'échappe lentement entre ses dents. Elle n'a toujours pas lâché l'écran des yeux.

Sarah

On m'a arraché mon enfant et je ne peux rien y faire. Il y a quatre jours, elle est sortie en tenant sagement la main de son oncle. C'était la dernière fois que je voyais ses cheveux d'or, ses yeux de biche et son petit nez rose. Violet me faisait signe en souriant pendant qu'assise à ma table de salle à manger, je me faisais inonder de reproches, sans aucun droit de réponse.

Jim était entouré de ses deux parents. Nous sortions d'un « repas de famille » que j'avais passé la matinée entière à préparer. Au lieu de me laisser débarrasser la table, comme je le fais d'habitude, Jim s'est éclairci la gorge, a fait signe à son frère de prendre Violet, puis s'est mis à lire sa liste. Ligne après ligne, comme des balles.

Pendant une longue minute, nous sommes tous restés murés dans le silence jusqu'à ce que Jim se tourne vers sa mère. Encouragé par son hochement de tête, il a assené le coup final :

— Inutile de faire traîner ça pendant des heures. Je vais te demander de monter faire tes valises et de quitter cette maison. On t'a trouvé un endroit où loger en attendant que tu rebondisses.

On m'a poussée à l'étage, regardée faire mes valises, puis Jim et son père m'ont escortée jusqu'à un taxi, où j'ai passé quinze minutes à fixer le pare-brise d'un air hagard, trop choquée que j'étais par ce qui venait de m'arriver pour ne serait-ce que pleurer.

Avec l'impression que mon corps se drainait de tout son sang, je n'arrêtais pas de me repasser la liste de Jim afin de m'efforcer de la comprendre.

1. LA JALOUSIE

Je m'attendais à ce qu'il en dise plus, mais il a lancé le mot « jalousie » sans rien derrière, d'une voix simplement ferme, sans lever les yeux du papier qu'il avait dans ses mains.

À ce moment-là, j'étais encore persuadée que toute cette histoire était une plaisanterie. Sa mère et son père autour de la table, son frère cadet avec qui je m'entendais si bien dans une autre pièce avec Violet.

Mais il ne s'est pas mis à éclater de rire, non. Il a continué à lire sa liste. Voûtés sur leurs chaises, les mains posées sur les genoux, ses parents écoutaient patiemment leur fils clamer des horreurs sur moi. Sur moi et notre fille de bientôt quatre ans.

Jim pense que j'étais jalouse de son affection pour Violet. Jalouse de leur lien, qui avait été flagrant dès sa naissance. Jalouse du fait que, quand il rentrait le soir et lançait « Où est ma petite chérie ? », il parlait d'elle et pas de moi. Notre bébé. J'avais beau l'avoir nourrie toute la journée, m'être épuisée à

récurer la maison avec mon bébé koala collé à moi, avoir pris tout mon mal en patience à chacune de ses crises, dès l'instant où elle voyait Jim passer la porte à dix-huit heures quinze, elle brandissait ses bras minuscules et se mettait à faire des petits bruits de singe pour le réclamer.

Je n'étais pas jalouse d'elle. À la limite, c'était de lui que j'étais jalouse, oui. J'avais envie d'avoir l'amour de Violet rien que pour moi, mais j'aimais être spectatrice de ce lien si spécial qui les unissait. L'amour en pleine œuvre. Un homme doux et travailleur, notre foyer confortable et notre magnifique bébé...

Toutes ces choses alignées sagement en rang, comme des dominos.

Robin

1989

Robin gratte le mur du bout de ses chaussures vernies. Ce n'est pas parce qu'elle est petite qu'elle doit ressembler à une poupée ridicule. C'est Sarah qui aime être pimpante. C'est Sarah qui se dévisse la tête devant le miroir pour mieux admirer sa longue chevelure à la Raiponce. Leurs parents adoreraient que Robin soit comme Sarah. Cette simple idée lui envahit la bouche d'un goût de vomi.

— Robin !

— Quoi ?

— Ne crache pas par terre, voyons ! Qu'est-ce qui te prend ? Robin fusille sa mère du regard.

— J'avais un sale goût dans la bouche, répond-elle, puis, sans même y réfléchir, elle se remet à érafler ses chaussures.

— Robin ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

Oups.

— Rien.

— Elles sont toutes neuves ! C'est vilain, de faire ça.

Sa mère a les poings sur les hanches et les jambes écartées. En contre-jour, elle pourrait presque faire peur, mais c'est une femme plutôt douce, en vérité.

— Elles brillent trop, rétorque Robin, même si elle a tout à fait conscience qu'elle n'aura pas le dernier mot.

Sarah se tient à côté de leur mère en affectant le même air incrédule. Elles ont beau avoir passé la journée à l'école, les

nattes de Sarah sont aussi parfaites que le matin. Sa petite robe d'été en vichy est propre et elle n'arbore pas une épaisse couche de terre sous les ongles. Le bandeau qui entourait la crinière brune de Robin s'était déjà échappé avant même la première récréation. Ses grosses boucles sont à ce point douées d'une vie propre qu'aucun élastique ne parvient à les dompter. Dans quelques années, Robin se chargera de s'en débarrasser avec les ciseaux de la cuisine, mais ce n'est pas encore fait.

Robin et Sarah sont encore et toujours vues comme une seule entité : les jumelles. Pourtant, les deux fillettes ne pourraient pas être plus différentes l'une de l'autre. Blonde et brune, grande et petite, sage et turbulente.

Quand elles étaient toutes petites, leur mère, Angela – Angie – s'était amusée, comme la plupart des mamans, à les habiller de manière parfaitement identique. Mais Sarah était tellement plus grande et paraissait tellement plus âgée – pratiquement dès le jour de leur naissance – que ces tenues coordonnées ne faisaient que mettre en valeur à quel point les deux filles étaient différentes. Il y avait même eu des fois où, comme on aimait à le raconter dans la famille Marshall, de parfaits inconnus avaient refusé de croire qu'elles étaient jumelles.

— Je peux vous assurer que si ! répondait chaque fois sa mère avec un soupir exagéré. Ça n'a pas été de la tarte, de les faire sortir toutes les deux.

— Mon petit loustic, l'appelle Jack, son père, quand elle est assise à côté de lui sur le canapé, à balancer ses pieds qui ne touchent pas encore le sol. Ou quand elle passe ses dimanches entiers à jouer la petite assistante dans le garage pendant qu'il répare quelque chose que sa mère préférerait de loin remplacer par du neuf.

— Je ne suis pas Crésus, Ang, lui dit-il.

— Je n'avais pas remarqué... répond-elle alors avec un autre de ses soupirs tragiques.

Robin et sa sœur sortent tout juste de leur premier jour d'école de l'année. La tête basse et les croûtes de leurs sandwichs cognant contre les parois de leurs Tupperware. Très vite, la discussion se mue en soupirs et en lamentations. La première journée est toujours difficile, après avoir passé six semaines entières à jouer et à regarder la télévision. Leur mère ne reviendra pas les chercher – après tout, quand on a neuf ans dans un mois, on peut rentrer seul de l'école –, mais aujourd'hui, elle a voulu leur faire plaisir. S'étant déjà fait rappeler à l'ordre par deux fois, Robin attend avec impatience le lendemain, même si elle sait que sa sœur ne manquera pas d'endosser le rôle de maman. C'est incroyable comme seize minutes d'écart peuvent faire une différence...

— C'est moi l'aînée, ne cesse de rabâcher Sarah, au plus grand agacement de Robin.

Tu ferais moins la maligne, si j'étais plus grande.

Robin fronce les sourcils. Un peu plus haut dans la rue, un grosse BMW noire rutilante est garée à moitié sur le trottoir, ses feux de détresse allumés. Les mamans armées de poussettes ne se gênent pas pour manifester leur agacement à coups de gros soupirs. La portière côté conducteur s'ouvre grand, et une femme à la chevelure soyeuse affublée d'un gros manteau de luxe apparaît.

— Vraiment navrée !... lance-t-elle en direction des autres mères. Je ne savais pas où me garer.

Alors que les autres femmes décident de l'ignorer, maman BMW aperçoit quelqu'un et se met à faire de grands signes enfiévrés. Il s'agit du petit nouveau dans la classe de Robin et Sarah. Il se rue vers elle, son sac rebondissant dans son dos. Il doit avoir du gel dans les cheveux parce qu'ils ne bougent pas d'un millimètre. Il grimpe sur le siège avant, la voiture quitte tranquillement le trottoir et disparaît presque sans un bruit. Mais ce n'est pas ça qui risque d'impressionner Robin.

Sarah

Il y a un nouveau dans notre classe. Il est aussi craquant que Jordan des New Kids on the Block et discret comme tout. Il est blond, a les yeux noirs et des pommettes hautes et nettes. Notre nouvelle maîtresse, Mrs Howard, une élégante vieille femme aux longs cheveux gris que Robin traite de sorcière, lui a demandé de venir se présenter devant toute la classe. Ses oreilles sont devenues toutes rouges et il a ouvert la bouche, mais rien n'est sorti. Mrs Howard a fini par le faire pour lui, à contrecœur.

— Bon, je vous présente Callum Granger. Il est nouveau ici. J'espère que vous saurez lui réserver un accueil chaleureux.

J'ai écrit *Callum* dans mon cahier et l'ai entouré d'un cœur pour ne pas oublier son prénom. Comme si j'allais l'oublier.

Pendant la pause déjeuner, je l'ai vu assis sur le banc de l'amitié, seul, les jambes collées l'une à l'autre. Il lisait un livre, *Le Fantôme de Thomas Kempe*, tout en mangeant une pomme. Les autres garçons s'amusaient avec une balle de tennis tout près, mais chaque fois qu'ils passaient à côté de lui, Callum écartait ses genoux sans lever les yeux de son livre.

— Salut ! lui ai-je lancé avec le sourire le plus accueillant possible. Moi, c'est Sarah.

— Salut. Callum.

L'espace d'un instant, j'ai bien cru qu'il allait me serrer la main.

— Tu sais que c'est le banc de l'amitié ?

Ses oreilles ont de nouveau rougi, mais il m'a répondu qu'il l'ignorait.

— C'est là que tu t'assois quand tu te sens seul et que tu aimerais jouer avec quelqu'un, lui ai-je expliqué.

Je suis toujours ravie de pouvoir expliquer les règles et les petits rituels de notre école. J'y suis depuis mes quatre ans et je les connais tous sur le bout des doigts.

Je lui ai proposé de lui faire visiter l'établissement. Callum a regardé son livre, l'a refermé précautionneusement sur son marque-page, puis m'a suivie tandis que je lui montrais le terrain de jeu, la piscine hors service, la loge du concierge qui est hantée et, histoire de le faire rire un peu, les toilettes des filles. Voilà qu'il est devenu une fois de plus rouge comme une tomate !

Il m'a confié qu'il avait emménagé dans notre village, Birch End, à cause du nouveau travail de son père. Apparemment, il a un poste important dans une entreprise de sodas de Reading, mais Callum ne pourra probablement pas en profiter, car son père n'aime pas les enfants qui réclament. Ça a l'air d'être quelqu'un de sacrément strict.

Là, nous sommes en train de rentrer à la maison, et maman s'est déjà fâchée deux fois après Robin. J'ai bien vu qu'elle abîmait ses chaussures volontairement et j'ai préféré ne rien dire, mais quand elle s'est mise à cracher, maman a vu rouge. J'ignore pourquoi elle fait ça alors qu'elle sait très bien qu'elle finit toujours par se faire prendre. On dirait qu'elle cherche les problèmes, en fait. Je ne comprends pas. C'est tellement plus simple d'être gentil... Moi, j'essaie toujours d'être gentille.

Papa m'appelle sa « petite bosseuse ». Maman, sa « princesse ».

Maman aime faire comme si elle ne supportait plus papa, et lui aime la taquiner en l'appelant « bobonne » ou en la critiquant, mais au fond, je suis convaincue qu'ils s'aiment encore. Quand on s'installe devant une de leurs séries favorites, ils se collent l'un contre l'autre, les longs cheveux blonds de maman s'étalant sur son torse, et la main de papa sur sa jambe. Quand on est en voiture, ils discutent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des semaines, si bien que Robin et moi avons depuis longtemps renoncé à les interrompre pour réclamer des bonbons. On joue aux devinettes ou à la voiture jaune – la première qui voit une voiture jaune doit le crier en tapant l'autre sur le bras. Ça finit toujours en pleurs, mais ça nous permet au moins de bien rigoler. Ma sœur me rend folle, mais s'il y a bien une chose qu'on ne risque pas avec elle, c'est de s'ennuyer.

Robin

Aujourd'hui

De la fenêtre de sa chambre, située au second étage, Robin a vue sur neuf appartements différents, derrière chez elle. Si elle descend au rez-de-chaussée et se penche à la fenêtre de la chambre d'amis – qui sert aussi de salle de sport –, elle peut également voir trois appartements de chaque côté. Chacun des appartements qui font face à la façade arrière dispose de trois fenêtres, remplies de vies qu'elle ne connaît pas. Des zootropes empilés les uns sur les autres mettant en lumière les gestes fluides de tous ces gens qui passent devant leurs fenêtres tels des patineurs.

Nous sommes en plein milieu de matinée ; la plupart des fenêtres sont vides, en veille jusqu'au soir. Au dernier étage, une femme de ménage passe la serpillière impatiemment. Sa chemise bariolée s'étire autour de son corps charpenté à la manière d'un chapiteau de cirque. Elle remue les épaules – soit elle est en train d'écouter de la musique, soit elle se la rappelle. Dans l'appartement du bas à droite, la vieille bonne femme effectue ses tâches quotidiennes. Gants de latex jaune poussin, tablier bleu marine protégeant ses vêtements en nylon.

Dans celui en plein milieu du bâtiment, un homme et une femme sont tous les deux à la maison. Mr Lapie. Le chouchou de Robin.

Bien sûr, Mr Lapie n'est pas son vrai nom. Il s'appelle Henry Watkins, et sa femme, Karen Watkins. Mais avant que Robin ne l'apprenne, Mr Lapie – baptisé ainsi à cause de la grosse mèche grise qui ceint sa crinière de jais – occupait déjà une place prépondérante dans son quotidien.

Tous les matins, Robin attend fébrilement que Mr Lapie et son petit garçon (dont le nom n'était pas disponible en ligne et qui fut donc baptisé l'Oisillon) quittent le jardin commun du bâtiment, essuient la pluie de la trottinette du garçon et dispa-

raissent sur le chemin pavé et cahoteux qui sépare les deux rangées de cours et de jardins.

Dire « Bonjour, Mr Lapie » est un élément fondamental de son quotidien. Une fois ces mots sortis de sa bouche, la journée peut commencer. Mais avant cela, il n'y a ni thé, ni tartines, ni sport, ni programmes pour enfants pour Robin. Absolument rien.

Il y a évidemment d'autres repères essentiels qui marquent la journée de Robin. Marcher. Soulever des poids. Trier le courrier pour mieux l'ignorer ensuite. Se cacher. Et observer. Observer continuellement. *Si je ne prête pas attention*, pense Robin, *les gens meurent*. Contrairement à la plupart de ses idées extravagantes, celle-ci détient une part de vérité.

Robin ne s'était pas attendue à voir quoi que ce soit de fâcheux chez les Lapie, ces dernières semaines. Elle les observait simplement pour les protéger. Elle n'avait pas voulu se mêler de ce qui ne la regardait pas. La famille Lapie représentait tout ce qu'il y avait de meilleur dans ce monde. L'amour, l'affection, la normalité. C'était tout ce que méritaient l'Oisillon et son papa. En général, quand les pies s'accouplent, c'est pour la vie.

Alors, quand Robin avait vu Mrs Lapie et son ami descendre tranquillement l'allée en discutant, puis s'enlacer, puis s'embrasser, sans parler du reste, elle avait été incapable de détourner le regard. Une rage impuissante l'avait figée sur place, derrière ses rideaux.

Elle est en train de les regarder. Le mari inconscient de ce qui se passe, et, face à lui, une bombe à retardement qui cherche constamment le conflit.

En bas, le courrier vient de tomber sur le paillason, et le clapet de la boîte aux lettres claque bruyamment. Robin s'apprête à descendre l'organiser – sans l'ouvrir – selon les piles ordonnées qu'elle a établies. Mais alors qu'elle pose les pieds sur l'épaisse moquette du palier, on se met à frapper à la porte. Robin attend. Ça pourrait être aussi bien un travailleur humani-

taire, un politicien ou un vendeur de cadres de fenêtre en PVC. Ou alors, ça pourrait être quelqu'un d'autre. Le seul moyen de le savoir – à l'exception d'aller ouvrir la porte et de laisser tout ce petit monde envahir la maison – est d'attendre.

Toc toc. Des coups polis, mais continus.

Toc toc toc. De plus en plus forts.

Toc toc toc toc toc. Enfiévrés. Désormais, Robin sait qu'il s'agit de « quelqu'un d'autre ». Ce visiteur impatient, furieux, cet homme anonyme qui se trouve derrière sa porte. Sans bouger du palier, elle compte le temps qu'il lui faut avant d'abandonner. Trente-sept secondes. Sa détermination la fait grincer des dents.

Sarah

2. LES MENSONGES

Je comprends pourquoi ce reproche était sur sa liste. J'ai en effet beaucoup menti à Jim. Enfin, au début, on pourrait parler d'omissions, plutôt. Puis les omissions se sont muées en parades, et les parades, en fabulations.

Jim et moi nous étions rencontrés au travail, peu de temps après mon emménagement à Godalming, dans le Surrey. Mon premier job depuis un bon bout de temps. J'étais plus motivée que jamais.

Quand Jim m'a demandé si j'avais des frères et sœurs, je lui ai répondu que j'étais fille unique. Et que mes parents étaient morts. Ce premier mensonge, sur le coup, m'a paru être la meilleure décision que j'avais pu prendre depuis longtemps : *Je n'ai pas de famille.*

Il m'a parlé de la sienne, de ses rêves, et j'ai tout de suite su que c'était le bon. J'ai emménagé avec lui. Enfin, j'avais l'impression de respirer. De vivre. Je pouvais sourire. Je vivais une situation normale, saine, bonne. J'étais bien.

Les mensonges se sont enchaînés pour se faire de plus en plus complexes. Je ne m'étais pas préparée à toutes ces questions. Il y avait des blancs à combler, et je n'ai pas eu d'autre choix que d'improviser. Une fois le premier mensonge lancé, vous avez choisi votre voie, et il n'y a pas de retour en arrière possible.

J'ai choisi Jim. Et j'ai choisi d'être la Sarah douce et normale, qui vit à Godalming. Et, par-dessus tout, j'ai choisi Violet.

Jim et moi avons dû nous ajuster à la vie de couple, sous le même toit. Ce n'était pas toujours facile, mais notre fille parvenait à transcender ces divergences. Elle était arrivée plus tôt que prévu et avait besoin de toute notre attention. J'ai été folle d'elle dès l'instant où je l'ai vue.

Dans la maison endormie, je contemplais sans pouvoir m'arrêter ce petit être avec les jambes les plus minuscules que j'aie jamais vues. Mon bébé. Je le murmurais encore et encore, à la manière d'un mantra.

— Mon bébé, mon bébé, mon bébé...

Ma première nuit avec elle m'a fait l'impression d'une prodigieuse plaisanterie. On me laissait la responsabilité de ce petit bout de vie fragile et minuscule, sans instructions, sans personne pour venir vérifier que la maison était sûre, sans personne pour analyser le moindre de mes faits et gestes.

Je regardais les veines miniatures de Violet battre au rythme de son cœur. Une minuscule lumière clignotante. Sa respiration s'est peu à peu faite plus normale, moins inquiétante, jusqu'à ce que je souffle un bon coup en commençant à croire que nous étions tous sains et saufs.

Au début, je n'arrivais pas toujours à calmer ses crises de larmes. Et dans les premiers mois, je finissais souvent moi-même par pleurer de désespoir, au petit matin, pendant que Jim dormait – pourquoi l'aurais-je réveillé ? Pour qu'il assiste à mon désarroi, tout aussi impuissant que moi ?

Mais nous avons réussi à passer outre. *J'ai* réussi à passer outre.

Et avec du recul, je n'en garde pas que des mauvais souvenirs. Quand je repense à cette période, je revois certes ces nuits

interminables de larmes et de biberons, mais au-delà de ça, je ressens un profond élan d'amour.

Quand il m'a annoncé le reproche numéro deux de sa liste, « Les mensonges », je n'ai pas tout de suite saisi de quoi il voulait parler. Il avait craché ça du bout des lèvres, comme s'il s'agissait d'un mot tabou.

J'ai levé les yeux vers lui et soufflé :

— Les mensonges ? Quels mensonges ?

Même si, au fond, je savais que je n'avais fait que ça. Mentir, constamment.